

PHOTOGRAPHIES D'UN  
DÉSORDRE OBSERVÉ  
DEPUIS L'ESPACE

*LAURIE CHEVALLIER*

© cycle été 2024 de Tiers Livre  
*tous les textes restent propriété de leurs auteurs*

*Laurie Chevallier*

photographies  
d'un désordre  
observé depuis  
l'espace

*(étude)*





## TABLE DES CHAPITRES

<i>dossier en cours d'instruction</i> .....	9
<i>prologue — première audition</i> .....	11
<i>hypothèses — habitat et comportement</i> .....	13
<i>clichés d'un changement d'état en mode rafale</i> .....	16
<i>témoignage à la barre</i> .....	19
<i>l'odeur du futur</i> .....	21
<i>surimpression de deux mouvements compatibles</i> .....	23
<i>à la question comment avez-vous remis votre</i>	
<i>démission</i> .....	25
<i>fausse déclaration</i> .....	26
<i>audition libre</i> .....	28
<i>surimpression de trois cadres habitables</i> .....	30
<i>circonstances atténuantes</i> .....	32
<i>panorama d'un habitat commun</i> .....	33
<i>à la question quel serait votre cadre professionnel</i>	
<i>idéel</i> .....	37
<i>deuxième audition</i> .....	40
<i>complément à la deuxième audition</i> .....	44
<i>photographie du temps quand il chute longtemps au</i>	
<i>même endroit</i> .....	45
<i>habiter pour toujours</i> .....	47
<i>la solitude de la juge un dimanche d'été</i> .....	50
<i>ailleurs ce même dimanche</i> .....	51
<i>témoin assisté</i> .....	53
<i>et pourtant c'est loin d'être fini</i> .....	55
<i>« du grain dans la machine » édition du dimanche</i> ..	57
<i>de la difficulté de bien exposer</i> .....	59
<i>publicité</i> .....	60
<i>fait divers 1/2</i> .....	62
<i>fait divers 2/2</i> .....	64
<i>distinguer les gens qui dorment de ceux qui sont morts</i>	65
<i>extrait de la treizième journée</i> .....	66
<i>extrait de la quatorzième journée</i> .....	68
<i>le souvenir de la juge</i> .....	70
<i>breaking news</i> .....	72







*dossier en cours d'instruction*

Malgré la sensation parfois d'avoir forcé un assemblage contre-nature, des choses sont apparues. Comme les détails discrets d'un négatif découverts sur un tirage grand format.



*prologue — première audition*

je suis venue au monde

j'ai été une cellule

la cellule était seule elle s'est divisée

j'ai été deux cellules

j'ai été quatre cellules

mes cellules se sont organisées mes tissus se sont  
formés mes organes ont pris une place

j'ai été un amas de cellules et j'ai eu une tête

longtemps la tête était presque tout

puis j'ai été mes tissus mes organes j'ai été mes  
jambes et mes bras et mes pieds et mes mains

des os flottaient dans mon amas des rotules sont ap-  
parues des tendons et des muscles et tout été lié

j'ai été un crâne et il prenait son temps

un jour j'ai eu des doigts j'ai touché la paroi

mon amas de cellules se formait dans un autre

un jour j'ai eu des oreilles elles étaient pleines de  
liquide  
le liquide faisait des vagues dans mes oreilles  
je grandissais la tête en bas  
les vagues arrivaient dans tous les sens  
je ne me voyais pas personne ne me voyait

un jour je suis apparue sur un écran c'est la pre-  
mière image qu'il existait de moi

un homme m'a vue en premier et puis ma mère  
l'écran s'est éteint l'image est restée  
je ne me voyais toujours pas  
je sentais plus fort les vagues  
j'avais un ventre il se passait des choses  
le ventre était relié à la paroi par hasard je pouvais  
l'attraper  
le lien était mou comme mes chairs mais ce n'était  
pas moi

j'aspirais par ce lien tout ce qu'on me donnait

autour de moi la paroi se resserrait  
mes pieds poussaient parfois et tout se déformait  
je n'avais pas chaud je n'avais pas froid je n'avais  
pas faim je n'avais pas peur

Une table de chevet du vert au noir écaillé lampe de brocante cactus misère chaussettes à jeter sur les moustiques triplette portable en charge et lampe tactile s'éclairant au moindre toucher la couleur varie avec l'intensité

Du parquet non faux parquet du lino illusion à faible luminosité mais les pieds sauraient au toucher de quoi le sol est fait

Porte manteau industriel rigidité optimale pour sa fonction de suspension

Il y aurait sac à dos plusieurs, sac en maille contenant ballon de foot chaussures chaussettes shorts protection, sac en plastique les affaires de travail gants genouillères bouchons d'oreille, trois quatre bananes chacun son tour sur un cintre un perfecto une écharpe un foulard des sacs en tissu un autre cintre veste en velours veste vintage et plus haut il y aurait de quoi suspendre béret casquette casque de roller casque de chantier des patins les deux et tout tiendrait parfaitement

Un cadre sans miroir une penderie vaste un sweat sècherait sur un cintre sur une poignée au dessus de

l'armoire des caisses en plastiques valises sac de voyage une deuxième couette pour encore personne valise à roulette au sol la fidèle valise des piles de caisses à travers le plastique diffusant la lumière des formes des veste objets une chaise quelques habits en vrac sous la chaise un nettoyeur vapeur

l'ombre d'un arbre un avocatier grand pot mêlant ses feuilles à celles du citronnier et du chadek une agrume et LA FEMME se tiendrait là debout à scanner les feuilles observer la santé passer l'ombre sur les branches la cochenille serait tapie quelque part prête à coloniser les arbres

En chaussettes sur le parquet faux parquet la lumière du jour à demi sur son corps et derrière abandonné un minitel ouvert sur une cheminée une lampe démontée un ukulélé une plante une porte-fenêtre dans le coin une table de chevet un tableau celui d'une main tendant un élastique en direction du lit sur le lit personne des grues en décoration sur un fond rosé une table de chevet du vert au noir écaillé un pot de consoude pour la cicatrisation au sol sur le parquet non le lino la base circulaire du porte-manteau un bon appui fait de gros tubes au style industriel un peu grossier une plante suspendue à la porte tout près la lumière sur la commode l'ombre au coin des caisses en plastique les arbres

face lumière un papyrus chercherait la lumière à leur pied la lumière vers la cheminée le minitel dans l'ombre LA FEMME ouvrirait la porte-fenêtre pousserait les volets vers le balcon sans les laisser battre sur le mur le jour entrerait radicalement la douceur de la lumière sur les draps saumon avec les grues qui voleraient dans tous les sens agitation subtile dans un lieu où seule LA FEMME serait.

*clichés d'un changement d'état en mode  
rafale*

soudain LA FEMME prend la mesure de ce que le métier implique,

l'ami du petit frère est dans la foule, LA FEMME le reconnaît à sa mère folle qu'elle s'amusait à changer de côté en leur préparant les tartines alors que son frère et lui louchaient sur la table,

et il a grandi c'est un jeune homme il la dépasse, elle est en armure protégée, la visière sert aussi à ça, dissimuler son identité

LA FEMME est une enfant qu'on a malmenée, d'une nature que l'ordre rassure, elle cherche à produire du sens à cette situation, elle ne quitte pas du regard le jeune homme à la mère folle

la foule est sommée de reculer,

les chants redoublent, certain·es placent déjà leurs foulards sur le nez, sérum physiologique dans la poche, on a déjà repéré les issues de la place, LA FEMME cherche la mère folle



deuxième sommation, ils sont beaucoup trop près, beaucoup trop jeunes, la mèche folle resurgit de la foule, reculez !, LA FEMME crie dans sa direction, reculez !, sa voix s'éteint dans la foule alors que retentit la troisième sommation

lacrymo tirée à courte distance, la foule recule, elle a oublié de placer son masque, LA FEMME cherche l'enfant mais ouvrir les yeux est un supplice un bras l'attrape et la guide en arrière, rapatriement au camion le bras retourne sur le front, elle ne s'y arrête pas continue marche, le nuage de fumée la rattrape, elle court pour s'en échapper mais il la poursuit, s'enroule autour d'elle entre dans son armure se glisse entre ses paupières fermées, elle court les yeux fermés, arrache son casque, jette ses gants, sème son attirail dont le nuage s'empare dans une épaisseur grise, aspirant le cuir et l'acier,

LA FEMME est une civile maintenant, le nuage retenu derrière, elle respire, attention, ça vient ! lui crie une femme en lui tendant une fiole de sérum d'un geste nerveux, elle la suit elle et sa bande, se met à courir, fuyant les détonations et les lignes noires d'acier à distance positionnées

la course a la saveur de la légèreté,  
LA FEMME est passée de l'autre côté

Soir. Comme toujours je traîne. Le corps et l'esprit sont déjà sous les draps mais quelque chose subsiste de moi dans la lueur froide de l'écran. Un bruit se fait entendre dans la chambre. De l'autre côté du mur. La maison qui travaille. La chaleur de l'été accompagne tous types de réajustements. Des contraintes accumulées on ne saurait dire où et qui brusquement se libèrent. Je m'extirpe du canapé direction la chambre. Ce n'était pas si difficile. Extinction des feux. Le silence est total dans cette impasse du quatrième arrondissement de Marseille. Un courant d'air me caresse le front. Pourtant les fenêtres sont fermées. Avec la pulpe de mes doigts je cherche. Derrière ma tête. Un courant frais, régulier, puissant. Je me redresse. A la lumière du néon de l'impasse je découvre dans le mur, surplombant la tête de lit, une entaille qui remonte jusqu'au plafond. Le courant d'air s'intensifie. L'entaille crache de petites rafales qui postillonnent de la poussière de plâtre dans la chambre. Entre deux rafales, j'aligne mon oeil avec la fissure. Une lueur me parvient. Elle est froide. J'observe une tâche lumineuse

rectangulaire et un corps courbé qui la regarde. Je plaque mon oeil au plus près pour mieux voir. L'entaille s'est élargie. Le courant arrêté. Le corps plongé vers le mur, la tête dans la fissure, je distingue un peu mieux la personne éclairée par la tâche lumineuse. Quelque chose lui manque, je ne vois pas son visage. C'est un corps creux ! me dis-je, si je pouvais tendre le bras et appuyer de mon doigt son épaule j'en aurais la certitude. Un peu comme ces gourdes en aluminium qu'une faible poussée suffit à en modifier le volume. Sans la quitter des yeux je plie mon bras que j'introduis de tout son long au travers de l'entaille. Mais tendu le bras ne parvient pas à toucher cette épaule. Un bruit se fait à nouveau entendre. La fissure s'est déplacée. Je sens l'étau de la maison sur mon bras. Plus moyen de reculer maintenant. La lueur de l'écran subsiste mais les forces me quittent. Et alors que je suis au bord de lâcher, le visage dans la fissure pivote dans ma direction. Ce visage ! Je reconnais ce visage ! Au moment où je lâche, je reconnais ce visage et aussitôt il s'efface.

*l'odeur du futur*

l'odeur du futur

comme

l'odeur de la rupture

émane

des petites fissures

l'odeur de la résignation

des coups sur l'esprit

l'odeur de l'affrontement

des coups sur les murs

l'odeur du désespoir

du mauvais temps

des mauvais soirs

et l'odeur

de l'odeur du futur

est déjà

une odeur

du passé

aujourd'hui LA FEMME capte une odeur nouvelle

dernièrement les odeurs qu'elle avait captées étaient celles des poubelles, des déchets en décom-

position, des boites de conserve qu'on brûle, des  
latrines des fonds de jardin

mais là non

c'était celle d'une autre femme

une odeur de peau nouvelle une odeur de foyer

les odeurs

comme les sons

entrent parfois en résonance

quand leurs fréquences sont proches

bien que légèrement décalées

on les entend

grossir

s'amplifier

occuper tout l'espace

et LA FEMME humait

et LA FEMME vibrait

*surimpression de deux mouvements*

*compatibles*

s'extraire de la maison  
accélérer  
dévaler la descente vers la gare  
devancer la défense  
emprunter le pont  
se placer dans l'écart  
évaluer de loin le passage du tram  
faire un appel  
penser à la distance jusqu'au quai  
regarder le ballon au pied de la partenaire  
trotter sans en avoir l'air  
décision de frapper  
se fondre dans le chassé-croisé  
finalement la passe  
sortie de la gare  
le ballon sur le côté gauche  
sortie métro, tram T1, tram T2  
doser sa vitesse  
une rafale retenir sa casquette  
placer le dernier appui  
apercevoir le tram, hésiter





*à la question comment avez-vous remis  
votre démission*

LA FEMME effleure l'angle d'un carnet. Le boss se gargarise. Les consonnes percutent son palais. Les mots s'échappent de sa bouche ouverte, flottent au dessus de la table, s'éclatent dans un bruit ovale au dessus des têtes. Le graphite d'une mine frotte sur la page d'un carnet. Couinement de la chaise usée qui ne pivote plus sur son axe. Tapotement inaudible d'orteils dans une chaussures. Brusquement une vibration met en branle la table, les verres, stylo, carnets, téléphones et lunettes. Le sifflement du train déchire la salle. La table sautille sur ses quatre pieds, le train fend l'espace en deux, éclatant les bulles épuisées de flotter.

Quand j'entre dans le bar, Laura est déjà là. Adossée à la banquette qui longe la salle, le regard plongé dans son smartphone — un chapitre de son prochain ouvrage ? Il me plaît d'imaginer que dans un lieu aussi bruyant et saturé elle ait cette acuité à distinguer une note d'un autre. La subtilité de son esprit dans ce corps si délicat, dont je capte les fragrances dans le décor gras et surjoué de ce bar du premier. Quelques mois de ça, nous discutons avec une amie d'un tournoi de babyfoot en non-mixité et ça l'avait fait sourire. Le dessin d'un contraste probablement, de ces deux jeunes femmes venues assister à une lecture poétique, les imaginer dans un bar à se tordre les poignets dans des gestes hystériques arrimés au mouvement anarchique d'un bouchon de liège. Le plastique noir emmanchés sur les tiges métalliques fermement pressé entre les doigts transpirants d'excitation.

Alors nous l'avions invitée.

Laura sirote un Perrier rondelle — des bulles de gaz carbonique s'élevant discrètement entre ses mains délicates d'autrice.

Après une brève hésitation au comptoir, j'attrape un planteur et, voyant que mon amie n'est pas plus en avance que moi, je me décide à approcher Laura avec tout le naturel du monde, faisant fi de l'impression qu'une lumière subtile éclaire le seul endroit du bar où elle s'est installée, le seul qui ait pour moi un intérêt.

Quelque heures plus tard, Laura percute ma défense à coups de grands cris, sa casquette plongeant vers le terrain isole son visage, elle est une paire de bras s'attachant à ouvrir des espaces.

LA FEMME avait pris place avec une lenteur envoutante. Le moindre de ses mouvements alourdi par une force obscure. L'air autour d'elle avait une épaisseur. A sa façon de détourner calmement la tête, chercher une réponse ailleurs que dans les yeux de son interlocuteur, au temps qu'elle prend à choisir ses mots, on devine son aisance et l'habitude qu'elle a de l'exercice. « Ce qui importe à mon sens,... » et LA FEMME répétait « ce qui importe » jusqu'à avoir décidé sur les mots qui précisément s'aligneraient avec sa pensée.

En face il cherche la mesure, feuillette ses partitions, s'accroche à la reprise. Il accompagne un solo. Service au monument animé du mouvement des pierres. Non pas qu'il ait perdu pied dans cet échange. Mais dès les premières minutes, la partie était jouée. Pas le temps de jauger, cela va très vite. Quelque chose se joue ailleurs. Dans le subtil. Une milliseconde, un temps pris avec de répondre, un timbre de voix. Lui humblement avait cédé.

« Je pense que vous comme moi n'avons aucun intérêt à ce que... » LA FEMME le domine elle

l'agite, elle en fait ce qu'elle veut, le dépose par moment sur le coin du bureau puis s'en ressaisit brusquement au détour d'une phrase. Il accepte le jeu. Se faire attraper ainsi par un esprit plus aiguisé que le sien. Rien ne se joue vraiment autour de cette table, ils sont ailleurs, dans des sphères imbriquées et elle s'attache à le trainer par le col d'une strate à l'autre, toujours plus loin du centre. Et plus ils gravissent ensemble, plus les surfaces sont vastes et les aires de jeu diverses.

Il faudrait quand même qu'il reprenne les devants. Qu'il fasse montre. Mais rien n'est plus doux que la caresse qu'elle porte sur son échine. Infime le mouvement de son bras tirant sur le mors et lui, réceptif, s'exécute. Il avance au pas les oreilles dressées vers la bouche qui susurre induit oriente. Leur échange se poursuit jusque tard, au rythme des sabots dociles martelant le carrelage de la salle de réunion.

*surimpression de trois cadres habitables*

Quelque chose colle à la peau. De sa propre sueur jouxtant celle des autres dans le taptap qui descend la ville.

La terre rouge parcourue en moto.

Descente depuis la gare, ciel bleu, les mouettes saluent les voyageurs, effectuent leurs rondes.

Une odeur acre, mélange de feu de plastique, de poubelles et de viande boucanée tapisse les narines.

Les briques cuisant dans une fumée qui s'échappe au travers de leur empilement.

Surenchère de commerces, surenchère de promotions, le calme des habitants d'une ville portuaire, le front de mer grandit, le lecture de la ville est simple, le Pier se dessine, île colorée qui tranche sur le dessin de la côte.

Des vagues de poussières s'échouent sur les murs, évitant les cheveux. La terre est argileuse. On y pose le pied. Le bruit d'une botte. Le moelleux du contact.

C'est une carte postale d'époque dans laquelle se promènent des gens du futur.

Les vendeurs aux feux rouges qui tendent aux voyageurs leurs bouteilles glacées semblent toujours tombés du ciel.

Tout a l'air propre, les gens sont parfumés, la poussière n'atteint pas leurs tissus.

La liberté de la fringue, la liberté du cheveu, la liberté de la couleur, la liberté de la main à qui on la donne, la liberté de dépenser, la liberté d'être statique.

Comment en tout point de la ville on trouve ces boissons fraîches quand le réseau électrique est si défaillant. La boisson orange fluo à haute teneur en sucre, alliée parfaite pour lutter contre l'âcreté. Le sucre combattant la poussière, le froid abattant la chaleur. La ville crée cette fatigue dans la gorge, irrite les tissus, couvant un feu dans le sein des gens que seuls ces breuvages chimiques savent étouffer.

Les couleurs sont saturées. On croirait traverser un dessin sur un papier grand format.

Du Pier on embrasse la ville, généreuse, prometteuse, contrastée.

Un sentiment de la liberté, l'impression d'une terre illimitée.

Seule dans les vagues brunes. Seule à la nage dans la déferlante de mots qu'on avait fait taire, terrés les relents de la guerre, une enveloppe une seule. Seule face à ce haut pourcentage de gens dont je croise la route mais pas les idées, seule dans cette famille où on les compte aussi, seule face au téléphone et je joindrai ce soir ou demain le seul que je crois pouvoir influencer, seule face au seul qui m'écouterait, quand je lui dirai que seule après lui je serai face à la déferlante et ne sachant pas si bien nager, seule dans la violence et l'anonymat de la ville, seule quand je vois cette voiture qui s'arrête et trois hommes en sortent, prêts à taper, pas moi, deux types, seuls, qui se donnaient la main se croyant, seuls. Seule dans la nuit dans la ville nerveuse simulant un sommeil. Seule devant la lune qui n'éclaire pas les rues et la probabilité que le soleil demain ne l'ait pas chassée. Seule devant la lune et la marée. Seule toute, comme on dit.



Le tram T1 dépose à l'arrêt Eugène Pierre avant de disparaître dans le tunnel terminus Noailles, évitant la Plaine, évitant les motos les scooters qui remontent à contre-sens la piste cyclable, évitant les allers et venues des serveuses en terrasse aux frontières floues aux enfants libres courants en tous sens, on soulève un minot qui filait direction la route l'orienté direction le centre l'enfant aperçoit sa mère qui nous remercie au loin une fois les pieds au sol les jambes automatiques le poussent dans sa direction, on évite un border collie à la poursuite de son doudou rebondissant lui-même poursuivi par un teckel dépassé par sa propre personne, un skater quadragénaire effectue un virage avec élégance mais le bruit du dérapage réveille une minuscule chose qui se lance à sa poursuite aboyant sévèrement comme dictant les règles de bonne conduite de cette place, mais on connaît son propriétaire un homme très sympathique qui s'excuse gentiment d'avoir un chien de droite, les fidèles du PMU brûlent en terrasse derrière leur lunettes achetées trois balles à la friperie du week-end dernier, tout

près Mon Café la citronnade et les tranches des clients qui font du bien à la France, il y a toujours dans ce coin un vortex de plastique, de ceux du marché que les nettoyeurs fous avec leurs machines à décaper l'atmosphère ne parviennent pas à contenir, on fait mine d'être confortable entre ombre et soleil, ne pas voir ce sachet éventré dix euros la paire de claquettes qui se colle au pied de la chaise dans un équilibre satisfaisant à cette heure de la journée, l'éternel Petit Nice dont on ignore où les clients quand ils le quittent vont se réfugier, sur la Plaine ils ressemblent à des figurants mais bruyants, on espère toujours que personne jamais ne nous donnera rendez-vous ici, les blocs peints par les supporters Marseille Trop Puissant qu'ils n'ont pas pensé à accorder au féminin, ces blocs autour desquels était née une polémique car tagués par une poignée de féministes un soir de 8 mars et avaient valu une descente des MTP — enfin descente n'est pas le bon mot car la Plaine est un plateau dont on ne descend guère -, ridicules exhibitions de muscles et de canettes en verre brisées qui avaient fait couler un peu de sang sur les visages et d'urine dans les coins, la Plaine, comment posséder un espace qui n'a pas de maître, au milieu les enfants nous ramènent à la réalité plus douce, dans le relativement

nouveau parc avec sa construction en bois à donner le vertige — et on oublie pourquoi les Marseillais s'étaient braqués contre un projet de rénovation de la Plaine qui limitait le passage des voitures et prévoyait la rénovation du mobilier urbain, la suppression de quelques arbres quand la plupart ont été conservés, notamment ceux qui siègent au centre de la place — le carré jeu peine à contenir cette énergie juvénile qui éclate au delà des barrières en bois, pourtant à la terrasse du Jean Jaurès, à la quatrième tournée de pastis à deux balles, on ne les entend plus, la somme des bruits oblige une acuité auditive acérée et il en va de même pour les odeurs puisque'on ne sent guère la surenchère olfactive émanant des vendeurs de pizzas et kebabs ou de l'auto-baptisée Friterie de la Plaine, la petite borne de retrait est gardée par les mêmes punks depuis mille ans, sorte de gargouilles laissant libre le passage de la rue Poggioli qui rejoint le cours Ju, si tant est qu'on parvienne à résister aux sirènes du Champ de Mars bar populaire à la jauge illimitée puisque systématiquement dilatée vers la rue, mais on ne s'avance pas quand on a décidé de rester à la Plaine, se fondre dans la masse assise des gens en terrasse du Traquenard est une possibilité, une de ces terrasses où régulièrement un écran nous rappelle l'agenda mar-

seillais, chausser ses patins, slalomer entre les déchets auto-portés, les frappes des gamins dans des ballons mous, ratée la cage délimitée sur un terrain imaginaire qui occupe un bon quart de l'espace collectif, et j'admire toujours la capacité qu'ils ont au passage des vélos chiens poussettes à les éviter en faisant mine de ne pas les voir, et chez toutes et tous, l'art dans la démarche de s'ajuster au relief fracturé.

*à la question quel serait votre cadre  
professionnel idéal*

On entrerait par la salle de réunion des cadres où jamais aucune décision ne serait prise. Il y aurait une porte donnant sur une cuisine avec une grande armoire blanche ressemblant à un frigo. En ouvrant la porte du placard on serait saisi par le froid qui en sort mais quelqu'un toujours nous dirait « ce n'est pas l'heure, pas le moment » alors on refermerait la porte et cherchant d'autres excuses pour ne pas rejoindre la réunion concert d'égo et concours de vide, on chercherait un échappatoire en se faisant un café. Longtemps la grille de sous le meuble de cuisine nous paraîtrait invisible mais en faisant tomber un sucre avec lequel on aurait voulu jongler, on découvrirait ce trou mal grillagé duquel sortirait une chaleur envoutante et pris d'un élan vital on oublierait le sucre pour tenter d'y passer une épaule.

L'espace exigü s'ouvrirait, mu par d'autres paramètres comme le ventre d'une femme évacuant un enfant. Une lumière nous parviendrait du fond de la trappe, une guirlande de guinguette suspendue à des

branches d'un arbre jamais vu, aux feuilles rouges et vertes, libérant un parfum de météorite, nous proposant ses fruits qu'on se retiendrait de croquer. Les fruits auraient des bouches ils auraient des yeux ils auraient des coeurs et nous regarderaient avec un air compatissant et sans nous en vouloir de nous refuser à leur sucs, ils deviendraient nos amis, on les mettrait dans nos poches tant que ce serait possible sans en écraser un, les plus mûrs ayant décidé de rester près de l'arbre, et nous partirions ainsi par le trou d'une fourmilière abandonnée squattée par des abeilles bourrées de produits toxiques et en reconversion, qui nous indiqueraient le meilleur chemin à prendre avec une voix rauque, celle qu'ont ceux qui passent l'hiver dans des lieux non chauffés, nous choisirions de partir dans la direction indiquée qui n'est pas la plus belle et les conduits sont étroits, regrettant l'autre route et y pensant parfois.

Plus loin les conduits seraient parvenus à une taille si petite en deçà de laquelle une chose ouverte est dite bouchée, c'est-à-dire que la plus petite des plus petites choses du monde ne pourrait y circuler, nous déciderions de bivouaquer, nous n'aurions plus d'eau mais des chips et nous n'aurions pas soif, la

soirée serait bonne, ou le jour, comment savoir car chacune et chacun aurait oublié sa montre.

Au travers des parois nous entendrions des bruits de discussion, en approchant notre oreille le tictac d'une horloge nous indiquerait que nous sommes vivants, nous taperions en morse sur la paroi entre deux bruits de discussion, espérant que derrière on l'entende et que derrière le morse on le comprendrait.

C'est alors qu'apparaîtrait un éléphant de mer, comment savoir par où il serait apparu l'éclairage n'étant pas bon et la couleur de l'éléphant se fondant avec celle des murs. L'éléphant n'aurait rien à dire et nous serions déçus. En revanche il aurait des cigarettes à rouler et nous nous mettrions toutes et tous à fumer, et ce serait la meilleure soirée de nos vies, nous pourrions mourir ce soir heureux bien que ce ne soit pas totalement souhaitable.

Le coussin était posé sur la chaise. Il était un peu en biais c'est vrai toujours un peu en biais ce coussin. Ce n'était pas un coussin prévu pour cette chaise, on aurait dit qu'on l'avait posé là mais qu'il avait été prévu pour une autre chaise. Même il y avait des scratches on pouvait pas les fixer parce que les montants du dossier de la chaise étaient plus étroits que la largeur du coussin. Le coussin débordait en réalité ça fait aussi qu'il était jamais vraiment aligné avec l'assise. Alors moi j'ai eu envie de le poser sur mon doigt. Un peu comme on tient un ballon pour le faire tourner. J'ai eu envie de le placer sur mon index en équilibre alors j'imaginai que je placerais mon doigt au centre évidemment parce que sinon il ne tiendrait pas en équilibre donc il faut que je le place au centre sur mon index de la main gauche — je sais pas pourquoi de la main gauche — et avec la main droite je le maintiens jusqu'à ce qu'il soit en équilibre. Comme le coussin ne se place pas de lui même — certaines choses à l'inverse se placent d'elles-mêmes comme la poussière dans les recoins, le bordel sur une table, la graisse



sur les cuisses, le regard sur quelqu'un, le bruit dans le centre-ville, les déchets derrière la barrière d'autoroute, le sable du sirocco sur les toits des voitures, l'ennui, le cri d'une mère qui défend son enfant. Mais ce n'est pas le cas du coussin sur mon doigt — Comme donc le coussin ne se place pas de lui-même, je suis obligée de l'ajuster avec ma main droite, mais ça n'est pas pratique parce qu'un coussin c'est mou, alors que si lui de lui-même il se plaçait au centre on y arriverait mieux parce qu'on a, on, c'est plus facile de trouver son propre centre que de trouver celui des autres — certains d'ailleurs s'obstinent à chercher le centre des autres sans même avoir appris à trouver le leur, ce qui est un problème sur le long terme mais pas toujours — donc le coussin il irait plus vite à se positionner mais bon là le coussin ne veut pas faire d'effort je suis tombée sur un coussin qui ne veut pas faire d'effort. Tant pis on ne choisit pas sur quel coussin on tombe et il faut faire avec donc je fais avec celui-là celui qui se trouve être devant moi. Et lui aussi doit faire avec moi qui me trouve être devant lui — car s'il est vrai qu'on ne choisit pas toujours sur quel coussin on tombe, l'inverse est d'autant plus vrai. Les coussins ayant cette propension à se laisser vivre, ils n'émettent pas vraiment de volonté propre

à être ici ou être là, ou alors la demande est si faible presque inaudible qu'elle n'apparaît même pas comme une suggestion -, il aurait pu tomber sur quelqu'un avec qui le courant serait mieux passé — un édredon par exemple, plus technique à manoeuvrer au demeurant -, quelqu'un qui n'aurait pas voulu essayer de le mettre en équilibre sur son doigt, quelqu'un qui se serait simplement assis sur lui mais là c'est différent il est tombé sur moi alors je me dis tiens c'est parfait parce qu'il y a cinq petits boutons sur le coussin je sais pas comment ça s'appelle c'est cousu en rond et donc il y a un bouton au centre donc normalement si je place mon doigt sous le bouton du centre il devrait être en équilibre, le problème c'est les scratches qui sont que d'un côté, parce que le coussin il est symétrique mais sur un côté il y a les scratches alors vous allez me dire les scratches c'est assez léger ça devrait pas changer grand chose mais détrompez-vous il suffit d'un petit gramme en plus d'un côté et le coussin il tombe, aussi parce que le coussin ne fait pas d'effort, comme je le disais plus tôt, le coussin n'a pas la volonté de se trouver en équilibre sur un doigt ou en tout cas il ne l'a pas exprimée.

Donc le coussin est mou et sans volonté de tenir en équilibre sur un doigt ce qui est fortement lié. Il

se laisse faire c'est vrai mais peut-être parce qu'il suppose que je vais le placer sur une autre chaise, une chaise qui irait mieux, une chaise où on pourrait attacher ses scratches parce que les montants du dossier auraient la bonne largeur, enfin c'est ce que le coussin pense parce qu'il n'y a pas de bonne largeur comme chacun sait. Donc le coussin se laisserait faire et là je me dis que ce n'est pas si mal parce que la même procédure avec un coussin agité serait une toute autre affaire. Il faudrait plusieurs personnes pour le tenir et cela pourrait être gênant car on ne voudrait pas le forcer donc on le remettrait sur la chaise et j'abandonnerais l'idée de le tenir en équilibre sur mon doigt, sans savoir si c'était vraiment possible, mais je le crois.

*complément à la deuxième audition*

Les probabilités qu'une chose soit en biais par rapport à une autre sont infiniment plus grandes que celles que ces deux choses soient alignées.

Cette règle ne s'applique pas aux choses qui chutent.

Les choses qui chutent sont généralement alignées.

*photographie du temps quand il chute  
longtemps au même endroit*

Elle a quarante-et-un ans. Elle accouche de son troisième enfant. Elle réside rue Jean Rameau. Elle a cessé de travailler. La famille est au complet. Elle a soixante-quatre ans. Elle devient grand-mère. Elle a trente-huit ans. Elle rentre d'un long voyage. Elle se questionne sur sa volonté d'être mère à nouveau. *La fatigue tombe sur le clavier qu'elle maintient sur ses jambes pliées.* Elle a seize ans, elle travaille dans un salon d'esthétique sur le boulevard Michélet. Elle a vingt-six ans. Elle épile Marlène Jobert. Elle a trente-deux ans. Elle ne s'épile plus les aisselles. Les filles de vingt ans montrent leurs poils des jambes. Elle a soixante-deux ans. Elle vit dans un appartement. Une explosion souffle les deux étages au dessus. *Elle se réveille brusquement.* Elle a trente-huit ans. Elle assiste à l'explosion. Elle habite en face. L'immeuble tient toujours sur ses deux étages restant. Elle pense à sa mère qui y vit. Elle crie Maman ! dans sa direction. La mère apparaît à la fenêtre un petit sac sur le dos. La mère tend la

main à sa fille entre les deux immeubles. La fille la prend. La mère saute au dessus de la rue.

Plus tard l'immeuble finit de s'effondrer.

*habiter pour toujours*

habiter

être dans un espace dans lequel  
on a été hier et dans lequel  
on sera demain.

les maisons que l'on n'a pas habitées

sont nombreuses.

un enfant de trois semaines

habite généralement chez ses parents

habiter en ville est difficile, certains ne supportent pas le bruit, d'autres le prix des loyers — il faut parfois émettre des faux documents pour avoir le droit d'habiter — les propriétaires des habitations n'y voient que du feu et ils sont contents quand tombe le loyer — si le loyer tombe, c'est bien que quelqu'un la poussé

certaines personnes habitent chez des personnes qui habitent ailleurs et se plaignent des occupants qui ne payent pas de loyer et sont entrés sans autori-

sation bien que souvent la porte n'était pas fermée — ils voudraient les mettre dehors et dedans ne mettre rien — ils préfèrent la poussière ça les rassure c'est beau la poussière ça tombe toujours uniformément on dirait un manteau de neige en toute saison

une maison est construite mais personne n'y habitera jamais car le jour où elle est terminée elle s'effondre à cause d'un mouvement de terre — on reprendra les parpaings pour en construire une autre

j'ai marqué sur un plan de la ville les lieux où j'ai habité — le tracé chronologique dessine une coquille qui grandit et s'éloigne toujours plus de la ville — je peux en déduire les prochains lieux dans lesquels j'habiterai — un des points tombe dans l'eau

les noyés habitent la mer

habiter à la ville puis habiter la ville

un ami est mort — il avait décidé d'habiter pour toujours la même maison — il avait décidé d'habiter nos crânes avec le souvenir de sa mort — il avait



trouvé le moyen d'habiter sans plus payer de loyer  
— la chambre s'est libérée — le fantôme est là bien  
présent.

*la solitude de la juge un dimanche d'été*

Une soirée d'été alors que je suis clouée dans mon petit appartement. Isolée malade j'attends que mon corps me débarrasse de ce mal de crâne. Les paumes des mains appuyées sur le rebord du clavier, je suis sur ma terrasse, le corps dans l'ouverture de la porte car trop peu profond pour y loger table et chaise tout en profitant de la vue frontale. Le jardin du rez-de-chaussée. Magnifique avec ses quatre arbres filtrant les regards et la lumière. Le soleil se contorsionne au travers, dessine des feuillages mouvants sur le mur du salon et sur le ficus qui n'a pas encore trouvé racines. La vigne longeant la rambarde étincelle par dessus la canisse striant le sol carrelé de tomettes. La lumière cheminant par alternance sur mon visage et dans l'appartement, la cuisine, le sol, parfois m'indique un coin de la bibliothèque où regarder.

Les ralentisseurs signalent l'entrée dans le village  
Il est assis côté passager Il regarde le paysage qu'il reconnaît Paysage parcouru de fond en comble les étés à déplacer les tuyaux d'irrigation Sa femme conduit Elle dit qu'il peut se reposer Que ça lui fait du bien de lâcher Déjà revenir ce dimanche à quatre cent trente kilomètres de leur nouvelle résidence Déjà se lever tôt partir à l'heure Déjà arriver au bureau de vote Un déplacement éclair de citoyen sur le territoire français Elle hésite à passer devant la maison familiale Elle ne connaît pas d'autre chemin Y en a-t-il un autre ? La voiture longe déjà la propriété Ils aperçoivent la cabane en bois, les fruitiers, le puits Il ne peut se retenir de scruter le fond de la cour à la recherche d'une ombre La voiture ralentit Clignotant Amorçe de la montée vers le village et la place de l'église Quelle bêtise de n'avoir pas pensé à changer de liste électorale elle pense Le bar est ouvert Voter d'abord Ils iront boire un café après Ne pas s'éterniser, ne pas avoir à répondre à trop de questions Pas de foule à la mairie L'adjointe au maire les reconnaît Au moment de signer il voit que

son père est déjà passé Ce sera l'heure de sa sieste  
bientôt une heure de calme une heure de liberté

... mais j'avais l'habitude pourtant. On nous poussait on nous tirait on nous déplaçait. Il y avait toujours une raison pour nous changer de place. C'était disons... familial.

Là c'était autre chose. Il y avait eu ce regard sans aucun mouvement. Il y avait eu cette pensée traversant la pièce. Cette pensée rebondissant sur tout ce qu'il était possible.

Il y avait eu la volonté.

... mais j'avais l'habitude pourtant. Des mains qui agrippent, des pieds qui poussent... des empilements. Là quelque chose c'était ajouté. Quelque chose qui nous dépassait.

Et je ne pouvais rien y faire.

C'était autre chose. Cela venait de l'intérieur. Une force domine, on est lâche de ne pas résister. Déjà se tenir sur soi-même est une prouesse. La distance qui nous sépare de l'action est trop large à mesurer. On laisse aller.

... mais j'avais l'habitude pourtant. Nous voir saisir·es manipulé·es.

J'avais l'habitude que nous soyons des choses. Alors quand je l'ai vue le soulever, je n'ai pas bougé je n'ai rien senti je crois, j'ai pensé l'avoir juste imaginé. J'ai pensé que mon ennui me l'avait fait rêver.

Mais cette volonté-là, j'y pense encore et elle me terrifie. Elle me terrifie. Plus tard elle l'a placé sur son doigt. Plus tard elle a voulu le faire tourner. Plus tard elle l'a jeté dans la pièce. Plus tard refusant son échec, comme il ne coopérait pas, plus tard elle l'a jeté dans la pièce. Plus tard elle est partie puis elle est revenue. Plus tard elle a soufflé, elle l'a attrapé tendrement comme on attrape un chaton, plus tard elle a réessayé. Plus tard elle semblait satisfaite. Plus tard elle l'a abandonné.

Comme ça bien aligné.

Sur l'autre chaise que moi.

*et pourtant c'est loin d'être fini*

« Non mais attendez, faut arrêter là ! » Je...je je ne sais pas de quoi il s'agit alors je me cache derrière cette expression qui laisse supposer que je domine plus largement le sujet que mon adversaire, à tel point que le recul que j'ai sur la thématique me permet d'en définir et d'en rejeter dans la même phrase la grossièreté que je suppose puisque je n'ai vraiment rien compris.

« Non mais attendez, faut arrêter là ! » Votre bâton de sourcier s'agite et vous faites signe à l'équipe que quelque chose se passe ici sous vos pieds.

« Non mais attendez, faut arrêter là ! » Elle lance à la volée en direction de la voiture de gendarme banalisée après avoir grossièrement ralenti au passage du stop pour traverser la départementale déserte sans perdre de précieuses milli-secondes.

« Non mais attendez, faut arrêter là ! » Vous tirez le frein à main, la voiture dérape, vous ouvrez la portière et annoncez au conducteur transpirant que

vous ne partirez pas sur cet autoroute avec lui, c'est une autoroute bien trop fréquentée, plutôt faire du stop sur la départementale.

« Non mais attendez, faut arrêter là ! » l'aimable personne qui vous ressert une sangria discute avec sa voisine, son visage tourné à quatre-vingt-dix degrés de votre verre, rendant impossible l'évaluation du volume assez réduit du verre qui se répand indifféremment sur votre main la nappe et la robe de la personne qui vous fait face et discute elle aussi visiblement insensible aux variations d'humidité, le liquide charriant des morceaux de fruits soigneusement coupés vers des espaces non dédiés de la table.



SOCIÉTÉ — bébé dans le ventre

grâce à l'intelligence artificielle, vous pouvez découvrir avant sa naissance la tête qu'aura votre enfant à l'âge adulte — impossible en revanche de savoir s'il sera aussi con que son époque

EN PRÉVISION DE L'ÉTÉ — réussir sa photo d'identité certifiée conforme

positionnez la hauteur du siège pour que les yeux rentrent dans les orifices prévus à cet effet, une fois en place, fermez les yeux, laissez parler la machine, imaginez que vous êtes allongé·e, complètement détendu·e et parfumé·e

le compte à rebours commence, le point technique réside dans la synchronisation suivante : tentez d'atteindre le point de détente maximal, celui qui ferait dire aux gens penchés sur votre cercueil : « elle a l'air apaisé, non ? »

à « un » ouvrez les yeux.

TECHNOLOGIE — casse-tête commercial  
en 2050, l'augmentation du nombre de pixels sur  
les capteurs est inversement proportionnelle à l'évo-  
lution de l'acuité visuelle des humains  
un commercial un jour a une illumination :  
il propose de vendre *plus de détails dans le flou*

NÉCROLOGIE — la phrase du dimanche  
toute photographie détient la mort d'un instant

CRITIQUE — peut-on consentir totalement ?  
la mise au point, outil de contrôle fasciste, définit  
la zone à regarder et laisse dans le flou ce qu'il est  
préférable de ne pas regarder

ART — cinéma expérimental  
un être humain est photographié vingt-cinq fois  
par seconde pendant une heure — on regarde le film  
— le film décrit son absence entre chaque image

ERRATUM — les pixels morts  
mal nommés, ce sont des pixels autodéterminés

un cas de sur-exposition\*

Valmante un mercredi de juillet 2024 — Je dévale les escaliers direction le bus. Au cinquième étage mon amie d'enfance et son nouveau-né. On a retrouvé ces photos où nous étions bébés. Vérifier si le fils a pris un peu de la mère. Se dire que même s'il n'a pas ses yeux verts, il a un peu sa façon de regarder. Les barres d'immeuble de la résidence donnent moins le vertige que l'apparition d'une nouvelle vie dans les nôtres.

un cas de sous-exposition\*

Valmante un mercredi en 1991 — Ma soeur a son cours de musique. Ma mère et moi attendons que l'heure se termine. Nous sommes dans le hall, elle lit un magazine, je m'impatiente. Je n'aime pas les mercredis car je n'ai pas école. Je m'ennuie dans cette salle d'attente. Les murs beaucoup trop près.

*\*Photographies du même espace, seule les réglages de mise au point ont été modifiés.*

Une femme déballe un colis.

Pour se féliciter d'être un élément productif de la société elle s'offre enfin des MGlass. Elle aime être parmi les premiers à posséder les dernières inventions. Le monde dans lequel elle vit est saturé d'informations et beaucoup souffrent du manque de temps à tout traiter. Aussi une start-up gouvernementale a-t-elle développé ce bijou de technologie : les MGlass, ou les lunettes de mise au point suggérée.

Submergé par les nouvelles au réveil ?

Revêtez vos MGlass. Sous vos yeux apparaîtra l'essentiel de ce qu'il faut savoir pour la journée qui commence. Les MGlass vous permettent de concentrer votre attention sur les informations de première catégorie, autant dire les seules dont il vaille la peine de s'encombrer avant de démarrer sa journée productive. Les MGlass ont aussi un usage discriminant dans les foules.

Vous avez perdu vos amis à l'occasion d'une énième parade pour fêter le bien-vivre côte à côte ?

Revêtez vos MGlass ! Un flou sera fait sur les visages qu'il n'est pas pertinent d'observer. Il vous suffira de balayer la foule, pour retrouver vos amis dont le visage apparaîtra net. Il suffit au préalable d'avoir enregistré leur physionomie au moyen du scanner intégré sur la monture.

Les lunettes MGlass s'avèrent aussi pertinentes lors de la perte d'un objet dans un environnement désordonné, dans la difficulté à choisir un·e amant·e plutôt qu'une autre — il faudra pour cela les positionner l'un·e à côté de l'autre — mais également pour économiser du temps pendant la période des soldes grâce à un algorithme interpolant les éléments de votre garde-robe et ceux de vos célébrités préférées.

Enfin pour les plus créatif·ves d'entre vous qui souhaiteraient écrire un livre — roman essai recueil de poèmes — balayer un dictionnaire mettra en exergue les mots qu'il vous serait pertinent de choisir pour votre projet littéraire.

LA FEMME qui-ne-supporte-pas-le-déséquilibre a essayé de placer une enfant sur sa tête.

L'enfant qui avait été sorti de sa sieste était assez mou et relâché. La difficulté, expliquera-t-elle aux juges n'était pas vraiment de trouver le point d'équilibre sinon d'y maintenir l'enfant.

Après de nombreux essais, elle était parvenue à le positionner un bref instant pendant lequel elle avait pu retirer ses mains. Mais l'enfant croulant lentement sur le côté, elle s'était empressée de le rattraper. L'inconfort que lui générait cette position assise n'était pas adaptée à son jeune âge et il commença à s'agiter. C'est, confiera-t-elle encore, paradoxalement bien plus pratique, la tonicité du corps retenant la fluctuation des masses d'un côté ou de l'autre.

Les juges, devant ses connaissances aigües en physique statique et son appétence pour l'expérience des sens, observèrent que le protocole était

tout à fait règlementaire et ne retiennent comme chef d'accusation que l'enlèvement de mineur.

Car elle avait emprunté l'enfant dans un parc, sans autorisation de la mère.

L'HOMME qui-avait-réussi-son-suicide revient chez les vivants faire la fête.

Il est fier d'être parti sur une réussite.

Quand il arrive sur les lieux de son succès, il y trouve ses amis qui ne le remarquent pas. Il faut dire que leur sentiment est contraire. Il ressentent un terrible échec.

L'homme qui avait réussi son suicide leur fait de grands signes amicaux. Il se place au milieu de la pièce, danse la tarentelle, montre son grand sourire en les cherchant des yeux. Ce qu'on ferait dans pareille situation.

Les amis tentent de chasser son visage, non pas celui que L'HOMME persiste à agiter devant eux, mais celui du jour de sa mort.



*distinguer les gens qui dorment de ceux  
qui sont morts*

mon père la tête jetée en arrière le nez pointant le  
plafond menton tombant au plus bas et qui ronfle  
fort et parle peu — parle bas

cette amie au bois dormant les mains délicates  
repliées sur le torse — son corps semble déposé là  
en attente prêt à s'animer

ma mère lunettes sur le nez ronronnant comme le  
téléviseur allumé qu'elle persiste à écouter d'une  
oreille absente

j'ai fait la liste

j'ai vu plus de gens morts que de gens endormis  
exception faite des bébés

LA FEMME QUI-NE-SUPPORTE-PAS-LE-DÉS-ÉQUILIBRE

Une forme ronde un galet une dalle polie j'ai besoin. Il faut que j'aie dans ma main la cinquième un objet net adouci sans aspérité ça me rassure. Avec mes six autres mains je peux je dois enfin c'est possible encore, tout faire tout ce dont j'ai besoin comme embrasser quelqu'un.

LA PLANTE GRIMPANTE

Permettez.

LA FEMME QUI-NE-SUPPORTE-PAS-LE-DÉS-ÉQUILIBRE

Oui faites.

LA PLANTE GRIMPANTE (prenant appui sur la femme qui-ne-supporte-pas-le-déséquilibre)

Là.

## LA FEMME QUI-NE-SUPPORTE-PAS-LE-DÉS-ÉQUILIBRE

En effet cela contribue à mon équilibre et celui des autres cela va de soi quand tout est bien à vue pas de mauvaise surprise on marche sur une face hop la face suivante a été savonnée ou alors on s'empêtre dans le granuleux, le pas-dit, le mal-espéré, le peut-être-peut-être-pas le bien-que ou le malgré-ça et pire encore l'étant-pris, le puisqu'on-y-est, le comment-retourner et les impasses surtout. Impasse ah-vous-voyez-ça-comme-ça, impasse c'est-drôle-on-aurait-pas-dit, impasse à-la-lecture-ça-n'est-pas-ça-qui-ressortait.

Et toi, tu fais quoi ?... ça y est c'est mon tour...  
Et toi, tu fais quoi ?... pourquoi après avoir déroulé son parcours professionnel se sentir obligé de connaître le mien... Et toi, tu fais quoi ?... présentement je suis assise à une table et je m'apprête à répondre une question. Je fais quoi ?... je m'interroge sur la réponse à donner... Je fais quoi ? ... sur ma capacité à vivre en société... Et toi, tu fais quoi ?... dans la vie ? j'attends la mort...attendre c'est déjà faire, non ? Le pêcheur ne pêche réellement que quelques minutes, le reste du temps il attend... pourtant on ne dit pas que le pêcheur ne fait rien, on dit qu'il pêche, mais si on voulait être plus exact, on dirait qu'il attend de pêcher... Et toi, tu fais quoi ?... ta question est comment je gagne ma vie... alors pourquoi tu ne demandes pas simplement comment je gagne ma vie... Et toi, tu fais quoi ?... euh...je... Et toi, tu fais quoi ?...des plans pour savoir quoi faire, une fois que je le saurai une fois que j'aurai en ma possession une liste de choses qu'il est souhaitable de faire, je pourrai donc faire une chose en plus de faire cette liste... Et toi, tu fais

quoi ?... rien. Et toi, tu fais quoi ? ... une recherche active d'emploi... Et toi, tu fais quoi ?... une dépression... mais déjà discuter avec vous c'est faire, et c'est faire beaucoup, d'ailleurs ma psy m'y encourage cela fait cinq mois maintenant que je la vois, et depuis cinq mois je n'avais pas fait autant que discuter avec vous, vous écouter parler, et maintenant chercher des mots pour vous répondre.

Je n'ai qu'une photo de toi. J'avais en ma possession un instantané jetable qui me suivait depuis la fin de mon adolescence. Je pouvais l'oublier pendant quelques années, le ressortir à nouveau, capturer des instants et l'oublier encore.

En 2023 j'effectue la dernière prise et l'envoi en développement.

Date de péremption indiquée sur l'appareil :  
09/2016

Deux semaines plus tard, je retourne chercher les développements, le vendeur me dit que dix-sept photos sur les vingt-sept ont pu être développées.

J'entrouvre la pochette. Excitation d'un enfant de quatre ans devant un sac de sucreries. Dans l'ouverture je t'aperçois. Tu es placée dans mon dos, ta joue contre la mienne, tu souris devant l'objectif que je tiens façon selfie avant l'heure, nous avons peut-être seize ans, je ne te reconnais pas.

Je fouille dans ma mémoire, je tente d'accrocher un souvenir, focalise ma pensée sur ton visage.

Derrière nous un paysage arboré, c'est l'été, nous sommes en maillot. La photo a beaucoup de grain et

le temps passé dans l'appareil jetable en a altéré l'exposition. Déroutante la sensation qu'un souvenir se soit laissé transporter sur cette pellicule tout en quittant ma mémoire.

Il y a de la tendresse dans notre étreinte, toi dans mon dos, nos sourires éclatants d'adolescentes sages. Tu ignores le temps de cette capture que ce sera le seul souvenir que je garderai de toi.

JUSTICE — LA FEMME qui-ne-supporte-pas-le-déséquilibre aurait fait usage d'un appareil photo. Elle dit avoir voulu « saisir l'instant avant la chute ». L'appareil photo a été mis sous scellé.

TECHNOLOGIE — Une femme observait le Radeau de la Méduse munie de ses lunettes technologiques MGlass. L'appareil, sensé offrir une lecture visuelle adaptée à son usager, n'est parvenu à faire le point sur aucun détail de l'œuvre, provoquant une surchauffe suivi d'un plantage du logiciel et d'un départ de feu sur la monture. Par chance, l'usagère se tenait à distance de l'ouvrage et avait retiré les lunettes pour observer l'œuvre de ses propres yeux. Aucun blessé n'est à déplorer.

SOCIÉTÉ — L'homme qui ronfle enregistre son ronflement. Quand il veut filer en douce, il lance l'enregistrement sur une enceinte à un niveau sonore crédible pour duper les gens autour.



ALTERNATIVE — Réussir sa photo d'identité certifiée conforme avec un visage non conforme.

Vous avez un nez trop long, des yeux trop serrés, une chevelure impossible à contenir, une contraction du faciès qui vous oblige à sourire en permanence ? Pas de panique.

Réalisez une photographie non certifiée conforme de vous.

Récupérez une photographie certifiée conforme d'un ami. Découpez dans son visage la zone dont la conformité vous fait défaut.

Relancer l'appareil en plaçant la photographie non certifiée conforme devant l'objectif du photomaton — en ajustant sa distance avec l'objectif — sur laquelle vous aurez pris soin de superposer la zone conforme du visage de votre ami.

Photographiez.

MÉCANIQUE DES FLUIDES — déposer un déchet à la Plaine par temps de mistral après l'avoir muni d'une balise GPS. Observer sa trajectoire et constater si les déchets comme les gens ont du mal à quitter la place. Retourner le chercher dans le cas où il se dirigerait vers la mer.

CINÉMA EXPERIMENTAL — Un être humain est photographié vingt-cinq fois par seconde pendant une heure — on regarde le film — le film parle de son absence entre chaque image. Entre chaque image, l'humain se lève et interrompt l'enregistrement pendant 24 heures. Le film présente alors vingt-cinq fois trois mille six cent soit quatre-vingt dix mille images prises pendant quatre-vingt dix mille jours soit 246 ans. Comme il meurt avant, il se fait remplacer par un héritier ou un sosie habillé identiquement et qui jouera l'image suivante de la séquence. Le film court sur plusieurs générations.

*version n°1*  
*mardi 23 juillet 2024*

